Le marxisme sous le prisme des « avant-gardes » artistiques

Marxism through the prism of artistic “avant-garde”. A case study of Guy Debord in the 1950s and the 1960s

Der Marxismus um Prisma der künstlerischen „Avant-garde“

Éric Brun

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2721>

DOI : 10.4000/leportique.2721

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2014

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Éric Brun, « Le marxisme sous le prisme des « avant-gardes » artistiques », *Le Portique* [En ligne], 32 | 2014, document 5, mis en ligne le 05 février 2016, consulté le 26 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2721> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2721>

Ce document a été généré automatiquement le 26 mars 2021.

Tous droits réservés

Le marxisme sous le prisme des « avant-gardes » artistiques

Marxism through the prism of artistic “avant-garde”. A case study of Guy Debord in the 1950s and the 1960s

Der Marxismus um Prisma der künstlerischen „Avant-garde“

Éric Brun

Le cas de Guy Debord dans les années 1950-1960

- 1 Questionner la place du marxisme dans le champ intellectuel revient à analyser les modalités de ses mobilisations successives et sous des formes variées dans cet espace. La sociologie des champs telle que l'a initiée Pierre Bourdieu nous incite à traiter les processus de circulation et de réception des œuvres, des idées et autres labels théoriques, en tentant d'échapper à l'alternative entre leur analyse interne en tant qu'« influences » intellectuelles (approche qui a l'inconvénient de prêter aux idées une efficace propre) et leur réduction à l'expression d'intérêts de groupes sociaux (approche qui a l'inconvénient de négliger l'autonomie relative des univers symboliques où se produisent des biens culturels) ¹. Dans sa sociologie de la production des biens culturels, Bourdieu a ainsi proposé la métaphore de la « réfraction », en remplacement de la métaphore marxiste du « reflet » ². Pour lui, les contraintes économiques ou politiques ne sont pas sans effets sur les champs de production culturelle, mais sous une forme « réfractée » par les enjeux propres à ces univers, par l'intermédiaire principalement d'une transformation des rapports de force entre différentes populations et conceptions en leur sein. On peut alors se demander si cette métaphore de la « réfraction » est susceptible de s'appliquer à l'analyse des réceptions et usages de productions intellectuelles, et ici aux réceptions et usages de cet ensemble pourtant particulièrement « politisé » d'idées, écrits, concepts, labels et auteurs qui sont susceptibles de définir le « marxisme ».

- 2 L'histoire des usages du marxisme par les intellectuels français a jusqu'ici privilégié des facteurs politiques – quand elle ne relève pas d'une lecture grossièrement « culturaliste » portée à dénoncer les excès d'une tradition politique française « jacobine » et les aveuglements de ses intellectuels³. Elle se confond alors presque entièrement avec une histoire de la séduction du PCF sur les intellectuels, et des événements politiques à l'origine de leur progressive désillusion. On voudrait *a contrario* apporter ici une modeste contribution, à partir du cas des usages du marxisme dans les années 1950-1960 par un acteur des « mouvements d'avant-garde », Guy Debord (1931-1994), sur la manière dont on peut mobiliser cette métaphore de la « réfraction » et le concept bourdieusien « d'effet de champ » pour une histoire sociale de la circulation du marxisme. Dans quelle mesure les « conjonctures » ou « événements » politiques rendent-ils compte de son emploi du marxisme, du type de marxisme privilégié par lui, de l'évolution dans le temps de celui-ci ? Dans quelle mesure faut-il à l'inverse faire intervenir d'autres facteurs, d'autres éléments de « contexte », comme la dynamique d'un champ ou, au niveau « individuel » ici privilégié, la position occupée en son sein ?
- 3 Fondateur en 1952 de l'Internationale lettriste (IL) – scission du mouvement lettriste fondé par Isidore Isou en 1946⁴ –, puis en 1957 de l'Internationale situationniste (IS), l'ambition qui anime Guy Debord et ses groupes successifs est d'expérimenter des moyens d'intervention sur la vie – par la construction de villes et de jeux nouveaux notamment –, pour faire de celle-ci une succession de « situations » bouleversantes et passionnantes, construites librement et consciemment. Le groupe de l'IL est un groupe très marginal et presque invisible dans les champs littéraire et artistique, composé principalement d'aspirants poètes/écrivains/artistes n'ayant quasiment rien produit en dehors de leur participation aux revues successives du groupe. La fondation de l'IS en 1957 coïncide avec l'évolution des alliances de Debord, en direction cette fois de plasticiens issus de différents pays européens et réunis par le danois Asger Jorn (1914-1973), ancien animateur de Cobra. Portant d'abord son action vers le champ artistique (publication d'une revue théorique sur l'art et la culture, réalisation de films expérimentaux, etc.), Debord a ensuite impulsé une mutation du mouvement situationniste vers les pôles « révolutionnaires » des champs intellectuel et politique. À partir du début des années 1960, l'IS devient en effet un groupe de théoriciens politiques, opérant une relecture des écrits de Marx, et qui trouvera autour de 1968 un certain succès parmi la jeunesse contestataire. Cependant, les références faites à Marx et au marxisme sont antérieures à ce repositionnement. Dès 1954, Debord et ses compagnons de l'IL se réclament de la théorie du « matérialisme historique », s'appuient sur certains écrits de Marx et du marxisme et prennent position politiquement en faveur d'une révolution prolétarienne.
- 4 Je tenterai ici de défendre l'hypothèse que les premiers usages de Marx par Debord se comprennent dans le cadre des luttes de classement propres au « sous-champ » constitué par les groupes et courants (passés ou présents) qui ont en commun la prétention d'incarner la culture d'« avant-garde » et/ou « révolutionnaire ». Je montrerai par ailleurs que la transformation ultérieure des usages de Marx par Debord n'est pas une conséquence directe des événements de 1956, mais indirecte : ceux-ci n'exercent des effets sur Debord que par l'intermédiaire d'une transformation de ses possibles théorico-politiques et de son espace de positionnement. Pour réaliser ces analyses en termes « d'effets de champ » et de « réfraction » sans pour autant céder

devant l'analyse des idées elles-mêmes, je me suis efforcé de dégager les références (explicites, indirectes ou de l'ordre d'emprunts « libres ») faites à différents éléments généralement associés au marxisme (labels, idées, noms propres, etc.) par Guy Debord (dans l'IL puis dans l'IS), et les modalités de leur apparition. J'ai autrement dit retracé la chronologie de ces références au marxisme dans les productions de Debord (principalement écrites), et tenté de dégager le rôle qui leur y est assigné et le sens qui leur y est conféré en rapport notamment à différentes controverses théorico-artistico-politiques dans lesquelles son groupe, revendiquant une position d'avant-garde dans la culture, est amené à s'inscrire.

Une conjoncture politique favorable aux emplois du marxisme

- 5 À la Libération, du fait du rôle de l'URSS dans la victoire des alliés et de celui des communistes français dans la Résistance, le PCF étend son audience dans la population et devient une des principales forces politiques de gauche ⁵. Il conquiert également des positions décisives dans la nouvelle presse et les instances culturelles et bénéficie d'un rayonnement certain chez les intellectuels ⁶. Plusieurs courants idéologiques sont en effet attirés par le communisme ou contraints de se confronter à lui, ainsi qu'au « marxisme » en tant que « doctrine ». De manière générale, le marxisme se diffuse progressivement au-delà des intellectuels membres du PCF, à travers des usages divers, plus ou moins originaux (et à ce titre, ne se disant pas nécessairement « communistes »). Ainsi, à côté des principaux philosophes communistes (Roger Garaudy, Henri Lefebvre...), ce sont aussi des intellectuels « indépendants » qui se réclament de (certains éléments de) cette « doctrine » et/ou de la pensée de Marx : les existentialistes des *Temps modernes* ⁷, divers philosophes « hégéliens » tels que Jean Hyppolite, ou encore des catholiques tels que les « personnalistes » d'*Esprit* ⁸ et les animateurs d'*Économie et humanisme* ⁹.
- 6 Avec les débuts de la guerre froide à partir de 1947, le PCF se trouve à nouveau isolé dans l'arène politique « officielle ». Mais outre que cet isolement ne signifie pas pour autant qu'il perd sa position dominante dans ce qu'on pourrait appeler le champ politique radical en France ¹⁰, le contexte de la guerre froide invite même à un renforcement de la bipolarisation des enjeux politiques entre « communistes » et « anticommunistes », « pro-soviétiques » et « pro-américains ». Certes, le durcissement idéologique incarné par le jdanovisme – et sa traduction dans les arts dans les principes du « réalisme socialiste » ¹¹ –, ainsi que divers « événements » comme les révélations sur les camps soviétiques, l'excommunication de Tito en 1948, le procès Rajk en 1949, le procès de Slansky et ses associés en 1952, contribuent à l'éloignement d'une partie des intellectuels qui avaient rejoint le mouvement communiste dans la Résistance ou à la Libération, ou s'en étaient simplement rapprochés, comme Merleau-Ponty, Cassou, Martin-Chauffier, la revue *Esprit*, etc. Cependant, il demeure longtemps difficile de dissocier un engagement auprès du « mouvement ouvrier » d'un engagement auprès du mouvement communiste ou tout du moins d'un soutien apporté au « camp » communiste. Pour le dire autrement, aller contre le mouvement communiste est longtemps rendu difficile par la crainte de se « couper » du prolétariat et d'être assimilé au camp adverse.

- 7 De telles contraintes politiques à la bipolarisation des engagements sont bien évidemment centrales pour comprendre les prises de position de Guy Debord. Au tout début des années 1950, alors adolescent, il apparaît par exemple favorable aux « communistes » dans le conflit coréen. De même, en 1954, dans le cadre d'une polémique avec les surréalistes, l'IL présente ceux-ci sous les traits d'inquisiteurs maccarthystes et déclare qu'en cas de « circonstances qui commandent le choix », elle se trouverait naturellement au côté des « moscoutaires » contre le camp adverse ¹². La tendance à la bipolarisation des engagements ne suffit pas pour autant à rendre raison de ses reprises du marxisme, ne serait-ce que parce que tous les artistes de cette époque ne réagissent pas de la même manière aux contraintes politiques. Raisonner en termes d'« effets de champ » permet ici d'entrer plus avant dans la formation des prises de position respectives sur le marxisme. D'autant que les premières reprises du marxisme par Debord (dans les années 1950) prennent sens aussi dans un autre « contexte », celui de l'histoire du surréalisme et des luttes de classement propres aux mouvements artistiques qui se réclament d'un projet d'avant-garde.

Marxisme et luttes de classement entre « avant-gardes »

- 8 Rappelons ici que dès les années 1930, dans le cadre d'un rapprochement avec les communistes (lors de la guerre du Rif notamment), le mouvement surréaliste, qui se réclame de l'avant-gardisme aussi bien dans la poésie et les arts en général que dans la pensée, se réfère à certains écrits du marxisme – à une époque où l'œuvre de Marx et Engels commence d'ailleurs à être traduite plus systématiquement en français et à être utilisée par des écrivains communistes en tant qu'élément de critique littéraire, c'est-à-dire comme outil permettant de légitimer ou délégitimer des courants littéraires ¹³. Faute d'avoir jamais réussi à imposer dans le monde communiste leurs conceptions de la culture, les surréalistes prennent rapidement leur distance avec les communistes « officiels » (tout en continuant d'entretenir des liens avec certains de leurs opposants « de gauche ») ¹⁴. Le mouvement surréaliste devient même à la Libération l'un des principaux contempteurs de l'URSS stalinienne, du PCF et de ses intellectuels. Il tend alors à se détourner du marxisme en tant que « doctrine » des communistes : dans le tract *Rupture inaugurale* (1947) ayant pour objectif de se positionner par rapport aux groupes politiques, les surréalistes défendent l'importance première de la libération de « l'esprit » dans le processus révolutionnaire total, et en particulier la nécessité de l'invention de nouveaux mythes. Ils contestent pour ce faire l'idée marxiste d'une détermination du monde des idées et des mœurs par l'économie, en arguant que la morale chrétienne survit au capitalisme ¹⁵.
- 9 Dans le même temps, le surréalisme se heurte à un processus de routinisation, caractéristique des positions « d'avant-garde » dans les champs de production culturelle lorsqu'elles commencent à rencontrer un certain succès ¹⁶. Ce processus invite en retour plusieurs nouveaux venus dans les arts, en particulier ceux qui ont été marqués par son sens de la radicalité et de la subversion, à rompre avec les positions surréalistes officielles. Afin de retrouver (sincèrement ou stratégiquement) l'image de rupture qui caractérisait le surréalisme à ses débuts, ils peuvent s'appuyer, outre sur un discours mettant en scène l'usure de l'esthétique surréaliste (qui témoigne au passage de la logique de succession des positions d'avant-garde par le « renouvellement

permanent »), sur celui élaboré dans les années d'après-guerre par des intellectuels tels que Maurice Nadeau, Henri Lefebvre, Jean-Paul Sartre, et qui consiste à renvoyer le surréalisme à distance de la révolution authentique. Dans les grandes lignes, ce discours explique que les surréalistes sont aujourd'hui « digérés » ou « instrumentalisés » par la bourgeoisie (qui les célèbre) et/ou qu'ils n'ont finalement jamais réussi, comme ils s'en donnaient l'objectif initialement, à « changer la vie » et à « transformer le monde », enfermés qu'ils étaient dans les limites de l'expression artistique individuelle et du scandale littéraire. De telles controverses autour de la célébration ou de l'institutionnalisation d'une école sont fréquentes dans l'histoire des « avant-gardes ». On peut penser qu'elles constituent une des médiations de l'importation du marxisme en milieux artistiques, relu à travers le thème de la « récupération ».

- 10 Dans les années d'après-guerre, plusieurs surréalistes dissidents emploient en tout cas le marxisme dans le cadre d'une stratégie visant à capter l'héritage de rupture et de radicalité de Breton¹⁷ et à disqualifier ses positions actuelles. C'est le cas en particulier d'une nouvelle génération de poètes « surréalistes » qui a connu la Résistance. En 1947, le belge Christian Dotremont et le français Noël Arnaud lancent ainsi le « surréalisme révolutionnaire », qui déclare sa rupture avec le surréalisme de Breton, attaque les tendances ésotériques et mystiques de ce dernier, et reconnaît à l'inverse les partis communistes comme seules « instances révolutionnaires ». Il s'agit explicitement pour eux de « sauver » le surréalisme des « déviations anti-marxistes »¹⁸. Alors qu'au tout début des années 1950 ils font leurs premières armes dans les arts, Guy Debord et ses compagnons de l'IL mobilisent à leur tour un discours mettant en scène un surréalisme devenu « inoffensif », dont l'effet subversif aurait disparu dans la répétition d'une esthétique de la « surprise », aurait été digéré par un public bourgeois tout prêt désormais à les applaudir en tant qu'école artistique, bref, dont le succès artistique signifierait la perte. La mise en avant d'un engagement révolutionnaire jugé plus « authentique » se trouve alors inscrite au cœur même du « geste » par lequel l'IL (puis l'IS) se positionne dans le champ artistique. On s'en rend compte par exemple dans l'un des premiers articles de Debord publié dans le bulletin de l'IL, *Potlatch*, intitulé « Pin Yin contre Vaché ». Dans cet article, Debord oppose à l'« apologie d'une fuite à l'intérieur que furent les symboles essentiellement symboliques de Jacques Vaché », la « mutinerie qui gagne » représentée par la figure d'une jeune chinoise qui, contre les carcans familiaux, prend parti pour la révolution nationale de 1927, c'est-à-dire non pour une révolution « intérieure » mais, pourrait-on dire, « réelle » : pour la « guerre civile »¹⁹. Le fait pour l'IL de reprendre des éléments du marxisme²⁰ apparaît alors comme une manière de manifester l'authenticité de cet engagement révolutionnaire, et comme une référence à l'histoire des avant-gardes artistiques. Cela fait écho en effet à l'histoire du mouvement surréaliste de l'entre-deux-guerres et notamment à son passage, pour paraphraser Maurice Nadeau dont il faut dire que l'*Histoire du surréalisme* paru en 1946 a sans doute été primordial pour la formation intellectuelle de Debord, « d'un idéalisme assez mystique de toute-puissance de l'esprit sur la matière [...] à un matérialisme de révolution dans les choses mêmes »²¹.
- 11 Certes, le recours au marxisme par des groupes d'avant-garde ne saurait refléter une simple opposition de classement entre des « entrants » et des « installés », des « prétendants » et des « établis ». Il existe d'ailleurs plusieurs manières de renvoyer le surréalisme à l'arrière-garde, une d'entre elle (et non des moindres compte tenu de la domination exercée à cette époque par la littérature « engagée » et la conception

sartrienne de la responsabilité), étant à l'inverse, comme le fait Isou, le fondateur du lettrisme en 1946, de condamner l'engagement du surréalisme au nom d'une dissociation entre art et éthique, d'un retour à « l'art pour l'art » pourrait-on dire. Il n'en reste pas moins qu'il serait intéressant de tester, par une étude spécifique sur l'importation du marxisme parmi les poètes et artistes français, l'hypothèse selon laquelle celle-ci, parallèlement à des éléments de contexte politique, a supposé et nourri à la fois une affinité entre des éléments (possibles) du discours marxiste (en particulier sa conception de l'histoire comme processus global et linéaire de progrès social) et les caractéristiques structurelles du sous-espace social formé par les luttes de classement pour une position dite « d'avant-garde »²². Les écrits des auteurs de la tradition marxiste (Engels, Luxembourg, Lénine, Trotski, Gramsci...) ne trouvent-ils pas un terreau favorable parmi les fractions d'artistes regroupés en « écoles » ou autres « mouvements » et qui, « pris au jeu » d'une surenchère permanente dans la distinction, doivent la valeur de leur position sociale aux lectures téléologiques de l'histoire et à l'affichage d'une rupture authentique avec l'existant (et en particulier avec le « bourgeois ») ?

Enjeux de positionnement à « l'avant-garde » et « retraductions » du marxisme

- 12 En s'inspirant de l'analyse proposée par Louis Pinto du travail de « retraduction » de la philosophie allemande (et notamment de la philosophie hégélienne) opéré dans le champ philosophique français par ses importateurs²³, on aimerait également montrer, à partir du cas de Debord, que dans le même temps où un « effet de champ » participe de l'intérêt pour le marxisme de poètes et artistes de l'après-guerre marqués par le surréalisme et ses valeurs, les enjeux de positionnement associés à une position d'« avant-garde » dans le champ artistique ne sont pas étrangers à ce qu'ils font concrètement du corpus d'écrits, idées, labels, associés au marxisme : les sélections opérées en leur sein (ce qui est mis en avant, ce qui est mis de côté, ce qui est explicitement critiqué) et les interprétations qui en sont effectuées.
- 13 Notons d'abord qu'en guise d'écrits marxistes, Debord s'appuie dans un premier temps – si l'on en juge par les références identifiées dans les écrits de l'IL et par les fiches de lecture conservées dans ses archives personnelles (qu'on peut dater approximativement, en grandes périodes, selon le type de papier utilisé et l'écriture) – sur des livres tels que *Karl Marx et sa doctrine* de Lénine (réédité en 1953 aux éditions sociales), *Lénine* de Trotski, *Le Manifeste du Parti Communiste* de Marx et Engels, autrement dit, sur les livres les plus connus du marxisme, fondateurs du communisme bolchevique. Sans doute cela s'explique-t-il principalement par le fait qu'ils sont plus accessibles que d'autres, et en particulier que les écrits dits « philosophiques » et « de jeunesse » de Marx – même si ces derniers sont déjà traduits en français (depuis peu), sont déjà utilisés par plusieurs philosophes non-communistes, et provoquent d'ailleurs, dès le tournant des années 1950, une controverse sur l'héritage hégélien du marxisme²⁴. Néanmoins, pour comprendre la nature de ces premiers usages du marxisme, il faut également prendre en compte ce fait qu'il s'agit avant tout pour l'IL de défendre, dans un espace de concurrence spécifique (en l'occurrence face aux surréalistes et au fondateur du lettrisme Isidore Isou), une conception propre de ce qui peut tenir lieu d'avant-gardisme dans la culture. En défendant en 1954 la théorie dite

du « matérialisme historique », c'est une manière de se placer dans un vieux débat caractéristique des luttes entre avant-gardes artistiques. C'est une manière de dire en l'occurrence: on ne peut révolutionner *vraiment* la culture sans l'appui d'une révolution prolétarienne, il faut donc s'engager pour cette dernière sans quoi on ne peut être dit véritablement « d'avant-garde ».

- 14 Ainsi, on retrouve en filigrane des premiers usages et adaptations du marxisme par l'IL les différents enjeux associés à sa position de prétendant à l'avant-garde culturelle : des enjeux de légitimation de soi comme « avant-garde » (comme représentant l'avenir), de disqualification de mouvements rivaux (renvoyés au passé, au public « bourgeois », au système, etc.), ou encore de légitimation d'un rôle propre de l'avant-garde culturelle dans le mouvement révolutionnaire. Les premiers usages de Marx par Debord tiennent d'ailleurs souvent – dans les années 1950 – à l'adaptation ou à la discussion de schèmes d'interprétation marxistes de l'histoire de l'art et de la culture. Ils s'intègrent dans un discours théorique sur l'art, son histoire et son avenir, du type de celui par lequel les mouvements artistiques cherchent traditionnellement à se légitimer comme étant à l'avant-garde d'une évolution artistique en cours. Dans cette optique, Debord est tout à fait disposé à adapter le marxisme dans un sens téléologique, prophétique. S'impose ainsi dans ses écrits, à partir de 1955, l'idée que le développement des forces productives, en particulier les « inventions techniques spectaculaires »²⁵, en ouvrant de nouvelles possibilités d'action sur la vie, favorise l'apparition de nouvelles revendications et ce faisant condamne l'activité esthétique comme insuffisante, dépassée, au même titre que la religion (activité esthétique qui ne se survivrait que du fait des retards pris par la révolution prolétarienne qui mettra fin au règne de la rareté). Cela lui permet de justifier la nécessité d'un passage du terrain esthétique à celui de la construction des situations de vie, et partant, de légitimer la dimension « avant-gardiste » du mouvement « situationniste ». En quelque sorte, ce mouvement ne ferait qu'apporter au monde les perspectives culturelles exigées par son temps, ne ferait qu'offrir une réponse historiquement nécessaire à une contradiction déjà présente.
- 15 L'enjeu pour les poètes et artistes situationnistes est aussi de légitimer l'avant-garde artistique dans le mouvement révolutionnaire. Debord relit dans cette optique la théorie du matérialisme historique en développant notamment un discours, qu'on retrouvait déjà chez Breton en 1937, réhabilitant l'action portée sur la transformation des « superstructures ». Dans son *Rapport sur la construction des situations* annonçant la fondation de l'IS, Debord explique par exemple que « le changement nécessaire de l'infrastructure [peut] être retardé par des erreurs et des faiblesses au niveau des superstructures ». Il « corrige » dans le même temps le schéma marxiste du « reflet » en affirmant que la culture ne reflète pas seulement des conditions économiques et sociales, mais les préfigure²⁶. Le marxisme est également discuté par lui à l'aune du débat propre aux artistes relatif aux modalités de leur engagement. Debord défend la valeur des « avant-gardes » qui se sont attachées en leur temps à détruire les *formes* artistiques « bourgeoises » et critique inversement les artistes et écrivains qui s'engagent par le contenu idéologique de leurs œuvres mais dans des formes artistiques jugées dépassées. En discutant implicitement le célèbre passage de l'*Introduction à la critique de l'économie politique* de Marx relatif au charme persistant de l'art grec (un des rares passages où Marx traite de la question artistique, et à ce titre, souvent discuté par les artistes et écrivains), il s'agit alors de rappeler que les pouvoirs d'une œuvre dans son temps ne dépendent pas du seul contenu²⁷. Pour le dire autrement, Debord, en tant

que représentant du projet avant-gardiste dans les arts, est conduit à souligner une limite des « classiques du marxisme »²⁸ : ceux-ci auraient commis l'erreur d'insister essentiellement sur la critique du contenu idéologique de l'art, laissant de côté l'essentiel, à savoir la critique de la forme sous laquelle se présente l'art dans la société capitaliste.

- 16 En résumé, les premiers usages du marxisme par Debord, tout en étant contraints par l'accessibilité à telle lecture possible du marxisme, répondent à différents enjeux associés à une position « d'avant-garde » post-surréaliste. La nature de ces usages semblent par contre évoluer à partir de 1957, sous l'effet combiné semble-t-il des premières réceptions en France du théâtre de Brecht²⁹, et d'une lecture approfondie par Debord des écrits de jeunesse de Marx³⁰. Tout se passe comme si, en tentant de refonder l'utopie avant-gardiste d'une créativité généralisée à partir du projet d'une construction collective des « situations », Debord retrouvait – par l'intermédiaire de ces nouvelles lectures – le modèle axiologique de « l'homme total » chez Marx et la critique du fétiche et de l'aliénation qui l'accompagne (c'est-à-dire la critique de la religion, de la marchandise et de la division du travail comme formes d'aliénation, comme formes de séparation entre l'homme et sa création, entre l'homme et sa vie). Il faut à ce propos souligner qu'un extrait de Marx semble avoir eu son importance parmi les artistes d'inspiration surréaliste dans les années 1960, tiré de *L'Idéologie allemande* et relatif à la disparition de la division entre artistes et spectateurs, le fameux « dans une société communiste, il n'y a pas de peintres mais tout au plus des hommes qui, entre autres, font aussi de la peinture ». Debord, parmi d'autres tournés vers « l'avant-garde » dans la culture des années 1950-1960, s'appuie sur ce passage. Dans son *Rapport sur la construction des situations*, après avoir expliqué que « la situation est [...] faite pour être vécue par ses constructeurs » (par opposition à l'art, présenté sous les traits d'un fétiche aliénant), et que « le rôle du “public”, sinon passif du moins seulement figurant, doit y diminuer toujours, tandis qu'augmentera la part de ceux qui ne peuvent être appelés des acteurs mais, dans un sens nouveau de ce terme, des viveurs », il écrit : « Dans une société sans classes, [...] il n'y aura plus de peintres, mais des situationnistes qui, entre autres choses, feront de la peinture »³¹.

Vers une critique systématique du marxisme au nom de Marx

- 17 Ainsi, à partir de la fin des années 1950, Debord s'oriente petit à petit vers un marxisme privilégiant les écrits philosophiques « de jeunesse » de Marx, en ce qu'il met l'accent sur le concept d'aliénation et sur la critique de la division du travail. Dans les années 1960, à travers plusieurs écrits dont notamment *La Société du spectacle* (publié en 1967 chez Buchet-Chastel) et divers articles de la revue *Internationale situationniste* tels que « Domination de la nature, idéologies et classes » (1963) ou encore « Domenach contre l'aliénation » (1966), cette évolution aboutit à une opération de relecture *explicite et systématique* de Marx, qui oppose Marx au « marxisme », préfère au concept d'« exploitation » celui d'« aliénation », au marxisme dit « déterministe-scientifique » la tradition hégéliano-marxiste (Hegel, Feuerbach, le jeune Marx, le jeune Lukács, etc.), au Marx (et Hegel) observateur extérieur du développement historique, le Marx de la « praxis » révolutionnaire, à l'analyse économique de la plus-value celle, d'origine philosophique, du fétichisme de la marchandise et la critique de l'économie politique,

au marxisme-léninisme les mots d'ordre des « Conseils ouvriers » et de « l'autogestion ».

- 18 Il est de coutume chez les historiens des idées traitant du marxisme en France de faire remonter la « révision du marxisme » et la constitution de marxismes « hétérodoxes » distinct du marxisme « officiel » (le fameux « Dia-mat », tiré du texte attribué à Staline *Matérialisme dialectique et matérialisme historique*, et enseigné dans les écoles du Parti), à la crise qui secoue le monde communiste en 1956, avec la divulgation en Occident du rapport « secret » de Khrouchtchev au xx^e congrès du PCUS, puis l'invasion soviétique de la Hongrie en décembre ³². Le cas de Guy Debord invite à insister sur les médiations par lesquels de tels événements politiques exercent effectivement des effets sur différentes catégories d'intellectuels inégalement exposés à ceux-ci et susceptibles de leur attribuer des sens différents en fonction de leurs propres expériences passées et de leurs intérêts de position. Il n'est pas inutile de souligner à ce propos que Debord perçoit dans un premier temps l'invasion de la Hongrie comme une confirmation de ses analyses antérieures sur le communisme (et qu'on peut résumer ainsi : une critique du communisme « officiel », stalinien, mais subordonnée, dans son affichage public, au refus d'apparaître au côté des anticommunistes). C'est ce que laisse entendre une lettre écrite à chaud au moment des événements de Budapest, dans laquelle il semble surtout se moquer du revirement de Sartre et critiquer l'instrumentalisation faite par les anticommunistes (dont Breton) de cette invasion : « D'ailleurs, l'affaire de Hongrie, pourtant assez complexe, mais à cause de son utilisation hystérique par la bourgeoisie, fait tourner casaque à des gens qui avaient accepté avec joie jusqu'à ce jour les plus insoutenables contre-vérités : ainsi Sartre, mettant le point final à sa jolie carrière de bouffon » ³³.
- 19 La crise symbolique du communisme ouverte en 1956 est néanmoins essentielle pour comprendre les usages faits de Marx par les situationnistes des années 1960. Mais ils n'exercent leurs effets sur Debord que par l'intermédiaire d'une ouverture progressive des possibles théorico-politiques « révolutionnaires », et non par une forme de révélation soudaine sur la nature du communisme. Tentons de reconstituer ce processus : dans un premier temps, à la faveur d'une nouvelle vague de prise de distance avec le PCF du côté des intellectuels communistes ou compagnons de route entre 1956 et 1958, et de la multiplication des écrits de ceux-ci, plusieurs commentateurs politiques mettent en scène une nouvelle conjoncture intellectuelle et politique, de crise du communisme et de révisionnisme marxiste. On parle par exemple dans *Esprit* de l'apparition d'un « nouveau révisionnisme » qui réaliserait ce que Mounier, le fondateur de cette revue, appelait de ses vœux dès 1948, à savoir un dépassement du marxisme par les philosophes « marxistes » eux-mêmes ³⁴. Différentes alternatives « révolutionnaires » au communisme « officiel » bénéficient ainsi d'un surcroît de visibilité et de légitimité parmi les intellectuels : des perspectives politiques comme celle d'une gestion collective de la société par des conseils ouvriers (de tels conseils se sont multipliés lors des révoltes polonaises et hongroises de 1956), des écrits longtemps oubliés comme ceux de la tradition hégéliano-marxiste (*Histoire et conscience de classe* de Georg Lukács, les écrits de Karl Korsch...), des penseurs marxistes longtemps marginalisés dans le champ intellectuel comme Henri Lefebvre (dont le livre *La Somme et le reste* fait événement en 1959), des revues marxistes « hétérodoxes » comme *Arguments*, *Socialisme ou Barbarie*, *Tribune marxiste*, etc. On peut parler à ce propos d'une multiplication des possibles communistes et des révisionnismes possibles ³⁵. Pour ce qui

concerne Debord – qui entend éviter de laisser enfermer son mouvement dans les limites du champ artistique –, il en découle d’abord de nouvelles possibilités d’alliance avec des intellectuels marxistes et autres groupes politiques : il se rapproche momentanément d’Henri Lefebvre (entre 1960 et 1963), participe en 1960-1961 aux activités du groupe Socialisme ou Barbarie, érige la revue *Arguments* en rivale de l’IS (et prononce son boycott en 1960). Dans ce cadre, son espace de positionnement, de confrontation, se transforme, et partant, les enjeux qui lui sont associés, dont ceux relatifs aux usages de Marx. Certes, dès les années 1950, Debord est suffisamment assuré sur la question du sens de Marx pour expliquer que la « pensée marxiste » est « profondément altérée dans les États ouvriers », et que l’emploi du marxisme par les existentialistes relève de « contrefaçons »³⁶ ou encore pour discerner telle « base essentielle – et camouflée volontairement depuis – dans la pensée de Marx »³⁷. Néanmoins, il n’est à cette époque guère urgent pour lui de positionner publiquement son mouvement sur les débats d’interprétation marxologique. À l’inverse, l’équivocité en la matière ne lui est plus vraiment permise dans les années 1960, alors qu’il revendique pour l’IS une position d’avant-garde de la pensée révolutionnaire.

- 20 S’occupant désormais de produire la théorie du capitalisme dit « moderne », Debord s’appuie alors largement sur les nouveaux outils théoriques de l’hégéliano-marxisme récemment exhumés, notamment par la revue *Arguments*³⁸. Les concepts d’« aliénation » (repris du jeune Marx hégélien) et de « réification » (repris de Lukács), au besoin réinterprétés par opposition à celui « d’exploitation », c’est-à-dire dans un sens susceptible de souligner que « l’exploitation économique n’est pas le seul mal du capitalisme, étant donné que celui-ci est nécessairement le reniement de la vie elle-même dans tous ses manifestations concrètes »³⁹, deviennent très présent dans les écrits situationnistes à partir de 1961-1962. Dans le même temps, d’anciens thèmes utilisés par Debord perdent de leur raison d’être (comme les thèmes « matérialistes » et « rationalistes » par lesquels il se démarquait d’un surréalisme vulgarisé, associé au rêve, à l’inconscient) au profit d’un usage de Marx redirigé par exemple vers une critique du penseur spécialisé, coupé du mouvement révolutionnaire, et de ce fait condamné à ne rien percevoir de son objet car incapable d’accéder au « qualitatif » du comment les gens vivent réellement (cf. l’emploi par les situationnistes de la fameuse xi^e *Thèse sur Feuerbach*, qui affirme que « les philosophes n’ont fait qu’interpréter le monde de diverses manières, il s’agit maintenant de le transformer »).
- 21 À partir du cas des usages successifs de Marx par Guy Debord dans les années 1950-1960, on est donc fondé à penser qu’une histoire sociale de l’introduction et des usages du marxisme dans le champ intellectuel français gagnerait à être effectuée non seulement en rapport aux événements politiques qui ont secoué le XIX^e et le XX^e siècles (le plus souvent les seuls en mesure il est vrai de rassembler dans une temporalité commune un grand nombre d’agents, et donc de tenir lieu de marqueurs des différentes phases de la carrière de la référence à Marx), mais aussi en rapport aux médiations et retraductions imposées par les formes de structuration et luttes de classement propres à plusieurs champs et sous-champs relativement autonomes, sans les opposer à d’autres facteurs comme ceux qui président à l’accessibilité des différents écrits du vaste corpus « marxiste », ou encore d’autres qui n’ont pas été envisagés ici, comme l’organisation du système scolaire. La prise en compte des logiques « professionnelles » et « effets de champs » prend son importance surtout si l’on se donne pour ambition de dépasser une histoire des idées trop souvent cantonnée en la

matière aux principales figures intellectuelles de l'heure ; autrement dit, si l'on entend mettre en lumière, en même temps que la multiplicité des sens qui ont été conféré aux écrits de Marx et du marxisme dans l'histoire, la multiplicité des usages qui en ont été faits en différentes régions de l'espace intellectuel, dans des univers comme le champ politique, le champ philosophique, le champ scientifique (et ses différentes disciplines, biologie, sociologie, anthropologie, économie, histoire, etc.), les champs littéraire et artistique, etc.

NOTES

1. N. BELORGEY, F. CHATEIGNER, M. HAUCHECORNE, É. PÉNISSAT, « Théories en milieu militant, Introduction », *Sociétés contemporaines*, n° 81, 2011, p. 5-25.
2. P. BOURDIEU, *Les Règles de l'art*, Paris, Seuil, 1992.
3. T. JUDT, *Le Marxisme et la Gauche française, 1830-1981*, Paris, Hachette, 1987.
4. I. ISOU, « Fleurs artificielles de Tarbes et leur candide Jean Paulhan », *La Dictature lettriste*, 1946, n° 1.
5. M. DREYFUS, G. GROppo, « Les Partis communistes français et italien », M. DREYFUS *et al.* (éds), *Le Siècle des communismes*, Paris, Éd. de l'Atelier, 2004, p. 423-438.
6. G. SAPIRO, *La Guerre des écrivains, 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999.
7. A. BOSCHETTI, *Sartre et Les Temps Modernes. Une entreprise intellectuelle*, Paris, Minuit, 1985.
8. M. S. CHRISTOFFERSON, *Les Intellectuels contre la gauche. L'idéologie antitotalitaire en France, 1968-1971*, Marseille, Agone, 2009.
9. D. PELLETIER, *Économie et humanisme. De l'Utopie communautaire au combat pour le Tiers-Monde, 1941-1966*, Paris, Le Cerf, 1996.
10. Ph. GOTTRAUX, « Socialisme ou Barbarie ». *Un engagement politique et intellectuel dans la France de l'après-guerre*, Lausanne, Payot, 1997.
11. P. ARON, F. MATONTI et G. SAPIRO (éds.), *Sociétés & Représentations*, n° 15, « Le Réalisme socialiste en France », 2002.
12. INTERNATIONALE LETTRISTE, « Le "réseau Breton" et la chasse aux rouges », *Potlatch*, n° 13, 23 octobre 1954.
13. Ph. BAUDORRE, « Le réalisme socialiste français des années 1930 : un faux départ », *Sociétés et Représentations*, n° 15, décembre 2002, p. 15-38.
14. C. REYNAUD-PALIGOT, *Parcours politique des surréalistes, 1919-1969*, Paris, Éd. CNRS, 1995.
15. J. PIERRE (éd.), *Tracts surréalistes et déclarations collectives, tome 2, 1940-1969*, Paris, Losfeld/Le Terrain Vague, 1982, p. 32-33.
16. R. PONTON, « Programme esthétique et accumulation de capital symbolique. L'exemple du Parnasse », *Revue française de sociologie*, vol. 14, n° 2, 1973, p. 202-220.
17. P. ARON, « Radiographie de la catastrophe. Christian Dotremont et le surréalisme révolutionnaire », *Christian Dotremont. Les développements de l'œil*, Paris, Hazan, 2004, p. 59-68.
18. N. ARNAUD, « Le surréalisme révolutionnaire dans la lutte idéologique. Vers un surréalisme scientifique », *Bulletin international du surréalisme révolutionnaire*, n° 1, janvier 1948.
19. G.-E. DEBORD, « Pin Yin contre Vaché », *Potlatch*, n° 3, 6 juillet 1954.

20. C'est le cas à partir 1954 : au cours d'une polémique l'opposant cette année-là au groupe surréaliste français, l'IL défend le « matérialisme historique » et ici plus particulièrement l'idée que ce qui se passe dans la vie culturelle (la valorisation de telle œuvre ou de tel auteur par la « critique » par exemple) n'est pas sans rapport avec les « infrastructures » économiques et la lutte des classes.
21. M. NADEAU, *Histoire du surréalisme*, Paris, Seuil, rééd. aug. 1964 (1945), p. 22.
22. A. BOSCHETTI, « Avant-garde », in O. CHRISTIN (éd.), *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines*, Paris, Métailié, 2010, p. 65-82.
23. L. PINTO, « (Re)traductions. Phénoménologie et "philosophie allemande" dans les années 1930 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 155, décembre 2002, p. 21-33.
24. M. POSTER, *Existential Marxism in Postwar France, From Sartre to Althusser*, Princeton, Princeton University Press, 1975.
25. G.-E. DEBORD, G. J. WOLMAN, « Pourquoi le lettrisme ? », *Potlatch*, n° 22, 9 septembre 1955.
26. G.-E. DEBORD, *Rapport sur la construction des situations et sur les conditions de l'organisation et de l'action de la tendance situationniste internationale* (1957). Réédité in G. DEBORD, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006, p. 309-328.
27. G.-E. DEBORD, G. J. WOLMAN, « Pourquoi le lettrisme ? », *Potlatch*, n° 22, 9 septembre 1955.
28. INTERNATIONALE SITUATIONNISTE, « Le sens du dépérissement de l'art ». *Internationale situationniste*, n°3, décembre 1959.
29. I. GILCHER-HOLTEY, « Une révolution du regard : Bertolt Brecht à Paris, 1954-1955 », in A. BOSCHETTI (éd.), *L'Espace culturel transnational*, Paris, Nouveau monde, 2010, p. 427-469 ; P. MARCOLINI, *Le Mouvement situationniste. Une histoire intellectuelle*, Montreuil, L'Échappée, 2012.
30. Il existe dans les archives de Debord un carnet dédié aux notes prises avec application par lui sur les textes de jeunesse de Marx, certainement à partir des *Œuvres philosophiques* de Marx paru aux éditions A. Costes. Ce carnet n'est malheureusement pas daté. On relève en tout cas quelques premières citations de ces différentes œuvres « de jeunesse » de Marx sous la plume de Debord vers 1957-1958.
31. G.-E. DEBORD, *Rapport sur la construction...*, op. cit.
32. D. LINDENBERG, « Le marxisme au XX^e siècle », in J.-J. BECKER, G. CANDAR (éds), *Histoire des gauches en France*, Paris, La Découverte, 2004, Vol. 2, p. 627-644.
33. G. DEBORD, Lettre à M. Mariën du 12 novembre 1956, éditée in G. DEBORD, *Correspondance*, vol. 0, septembre 1951-juillet 1957, Paris, Fayard, 2010.
34. J.-M. DOMENACH, « Marxisme et philosophie », *Esprit*, juillet-août 1959.
35. Frédérique MATONTI et Bernard PUDAL, « L'UEC ou l'autonomie confisquée (1956-1968) », in D. DAMMAME et al. (éds), *Mai-Juin 1968*, Paris, Éd. de l'Atelier/Éd. ouvrières, 2008, p. 130-143.
36. G.-E. DEBORD, *Rapport sur la construction...*, op. cit.
37. G. DEBORD, Lettre à Constant du 21 mars 1959, éditée in G. DEBORD, *Correspondance*, vol. 1, juin 1957-août 1960, Paris, Fayard, 1999.
38. G. DELANNOI, « Arguments, 1956-1962 ou la parenthèse de l'ouverture », *Revue française de science politique*, vol. 34, n° 1, 1984, p. 127-145.
39. A. JAPPE, *Guy Debord*, Marseille, Via Valeriano, 1993.

RÉSUMÉS

Cet article contribue à l'analyse de la diffusion du marxisme au sein du champ intellectuel français, et plus précisément parmi les « avant-gardes » artistiques. À partir d'une étude des références successives faites à Marx et au marxisme au cours des années 1950-1960 par G. Debord, il s'agit plus précisément de questionner la métaphore de la « réfraction » utilisée par P. Bourdieu pour penser les effets des contraintes politiques dans des champs culturels relativement autonomes. L'article défend ainsi l'hypothèse que le fait pour Debord de se réclamer du marxisme se comprend initialement et pour partie au moins dans le cadre d'une problématique spécifique à l'histoire des avant-gardes littéraires et artistiques, et plus particulièrement du surréalisme. Il analyse le travail de « retraduction » du marxisme opéré par Debord, et qui découle dans un premier temps de son emploi dans ce contexte particulier. Il explique enfin que les événements politiques de l'année 1956 n'exercent des effets sur ces usages (en l'occurrence, sur l'élaboration par Debord, à partir des années 1960, d'une critique systématique du marxisme au nom de Marx), que par les médiations que sont l'ouverture des possibles théorico-politiques « révolutionnaires » et la transformation de son espace de positionnement.

This article contributes to the analysis of the diffusion of Marxism inside the French intellectual field, and more specifically among the artistic “avant-garde” movement. From a study of the references made by G. Debord to Marx and Marxism during the 1950s and the 1960s, we challenge the metaphor of “refraction” used by P. Bourdieu to minimize the weight of the political constraints on relatively autonomous cultural fields. The article highlights the effects of a specific context on the “re-appropriation” of Marxism by Debord: the history of Surrealism and the struggles around its routinisation. Political events in 1956 produce some effects on the distinction made by Debord in the 1960s between the “young Marx” and the “Marxists”, but only through the gradual modification of his space of possibilities and of his area of confrontation.

Wie hat sich der Marxismus im französischen intellektuellen Bereich verbreitet, besonders in der künstlerischen „Avant-garde“?

AUTEUR

ÉRIC BRUN

Éric Brun, docteur en sociologie, est membre du Centre européen de sociologie et de science politique (CESSP). Il a soutenu en 2011 à l'EHESS une thèse intitulée « Guy Debord et l'Internationale situationniste. Sociologie d'une avant-garde “totale” ». Ses recherches menées sur l'I.S. ont donné lieu à plusieurs articles (dans les *Actes de la recherche en sciences sociales* et dans *Regards sociologiques*). Sa thèse sera publiée prochainement, sous une forme remaniée, aux éditions du CNRS.